

PARCOURS TOPIQUE DANS *LOU GRAND MIRACLE* DE MARIUS JOUVEAU

Marius Jouveau, on le sait, est le deuxième d'une liste de Trois Jouveau-écrivains-félibres : le grand-père Auzias (Elzéar), le père Marius, et le fils René – ce dernier ayant déjà fait l'objet d'une revue dans la collection du *Prouvençau à l'Escolo* (n°3 juin 1997).

Marius, père de ce dernier, naquit à Montfavet en 1878 et décéda à Aix en 1949. Il fut capoulié du Félibrige de 1922 à 1941, administra les éditions du *porto-aigo*, et illustra la langue provençale de plusieurs œuvres aux aspects génériques variés : des proses, telles que *Pignard lou mounedié* en 1923, *Toucant lou vihadou* en 1931, *Sant Crebàssi* en 1932, de nombreux recueils de poésie, dans lesquels l'Italie est souvent à l'honneur : *Image flourentin* (1922), *Pouèmo francescan* (1926), mais encore *En camargo* (1909), *La flour au casco* (1919), *Sèt cansoun d'Arle* (1930). Le théâtre de Marius Jouveau n'est pas moins représenté dans l'ensemble de sa production littéraire, car nombreuses sont les pièces en un acte qu'il a écrites, dont *Lou grafoulogue* et *Pariseto* sont les plus connues. Mais c'est avec *Lou grand miracle* que Marius Jouveau a conjugué sa foi (déjà exprimée dans ces poèmes plus religieux – nous pensons en particulier aux *Pouèmo francescan* –) et son goût pour la scène.

Paru en 1938, aux éditions qu'il dirigeait, celles du *porto-aigo* donc, *Lou grand Miracle* renoue avec la tradition de la pastorale que Jouveau connaissait parfaitement.

En 4 actes, et selon l'habituelle route à la fois narrative, géographique et symbolique, les protagonistes de la pièce vont cheminer jusqu'au berceau de l'Enfant-Jésus pour connaître joie et espérance.

Les protagonistes, justement, sont centrés autour d'un *masié* et de son *meinage*. Nous comptons ledit *masié*, la grand-mère, la fille, les valets et bergers : Jouselet et Simoun. Bien sûr la grande absente est la maîtresse de maison. Nous apprenons rapidement que cette mère – indigne – est partie avec un autre homme voilà plusieurs années, un dénommé Séveran (l'intertexte avec *Calendau* sera aisé à repérer).

L'arrivée de deux gagne-petit, un rémouleur et un marchand d'images, perturbe l'ambiance calme de la maisonnée. Le marchand annonce un grand changement des temps, et des signes extérieurs (une nuit pleine de *trevan*) corrobore la nouvelle.

Aussitôt l'assistance est prise d'une ferveur générale, à l'exception du rémouleur qui demeure sceptique.

Conséquemment, on décide de partir le lendemain vers l'étable où est né le divin enfant, responsable de ces temps nouveaux.

Deux hommes restent au mas : Simoun, le berger, qui doit s'occuper du troupeau et de la ferme, et le rémouleur, toujours sceptique.

Alors qu'il ne reste plus que ces deux pauvres hères à la maison, Aneto, la masiero, la dépravée, la fautive, l'indigne, réapparaît, après plusieurs années d'absence. Son galant diabolique, Séveran, la suit de près et ne fait aucun doute sur le fait que sa maîtresse soit venue se cacher dans son ancien foyer. Là il a maille à partir avec Simoun et le rémouleur. L'altercation se termine même en un combat entre le rémouleur et Séveran – combat à l'issue duquel le rémouleur, pourtant physiquement moins fort, l'emporte haut la main.

Cette victoire inopinée est comme un coup de tonnerre spirituel dans l'âme du rémouleur ; il comprend qu'il n'a pu remporter cette lutte qu'avec l'aide de ce divin enfant qui vient de naître. Du coup, les derniers restants se lancent eux aussi sur la route vers la divine étable : Simoun (dont les troupeaux se gardent seuls miraculeusement), le rémouleur, et Aneto engagée par les deux hommes à faire le chemin avec eux sur l'assurance qu'elle obtiendra le pardon auprès de son mari.

Sur la route, cette deuxième expédition va petit à petit rejoindre la première, celle du masié et des premiers partants. Seule Aneto, confuse et honteuse, demeure en retrait, afin de ne pas être immédiatement reconnue.

Une fois à l'étable tout le monde se prosterne devant la divine famille : Marie, Joseph, l'Enfant. Il ne manque presque plus rien à cette crèche intra-fictionnelle... Le berger Simoun vient louer l'Enfant et les temps nouveaux (extrait n°1)

Non, il y manquait quelqu'un : Aneto, la fautive, nouvelle Eve pécheresse, porteuse, symboliquement, de la faute originelle – pour laquelle le Christ précisément est venu.

L'intrusion insoupçonnée d'Aneto dans l'étable crée une vive stupeur. Mais Aneto, repentante et touchante, va tour à tour demander pardon à ceux qu'elle a blessés par son départ (extrait n°2), à la grand-mère d'abord, à sa fille ensuite, à son mari enfin. Tout le monde se laissera convaincre par la contrition de la masiero, même son époux, plus long et plus réticent, mais miséricordieux finalement.

Le « grand miracle » semble bien être là, dans la réunion de toute une famille, se pardonnant les uns les autres, sous les yeux de Jésus à peine né. L'idée d'une unité familiale, humaine (qui prend la valeur d'un symbole général, au regard de l'humanité toute entière pacifiée au nom du messie), l'emporte *in fine*. Des couples se forment même (ou se reforment) : La masiero et son masié, Jouselet et la fille de la maison, Margoutoun, Simoun et Giberto une autre bergère.

Une génération de chrétiens est née.

Au premier coup d'œil, cette pastorale a tout ce qu'il faut pour être nommée ainsi. Son ton, et surtout sa topique, le prouvent. On peut ajouter que les topoï des Noël, de Saboly ou pas, figurent aussi dans le texte de Marius Jouveau : la route vers le belèn, les signes de la bonne nouvelle, le milieu pastoral, les motifs de la Nativité...

On notera également la reprise de motifs plus largement bibliques, ou plus étroitement évangéliques : le sceptique finalement convaincu, grâce à l'expérience d'un événement concret (le rémouleur fait ici référence implicitement à Saint Thomas), la « fille » prodigue, et pardonnée : Aneto, Simoun, le simple berger, génération bénie depuis Abel.

On remarque des motifs plus littéraires ou intertextuels, enfin : Séveran, au poids onomastique important, archétype depuis *Calendau* du dépravateur, fourbe, trompeur, puissant, figure du diable lui-même et qu'un héros (*Calendau* chez Mistral, le Christ chez Jouveau) va aider à combattre et à vaincre. C'est la victoire du Bien sur le Mal, de Dieu sur le diable, sur fond de rédemption. Nous sommes bien à Noël.

Tel que veut la tradition provençale pastorale, c'est dans ce milieu de bergers que le miracle a lieu. La base évangélique est claire ; dans *Saint Luc* nous lisons :

Em'acò enfantè soun Fièu proumié-na ; dins de làni lou mudè e lou couchè dins uno grùpi, car pèr éli i'avié ges de plaço dins l'abitarello.

Or, dins aquéu rode i'avié de pastre que fasien la vihado e passavon la niue à garda soun avé.

E veici que l'Ange dóu Segnour pareiguè à dre d'éli, e uno clarta divino lis enviroùnè que n'en aguèron un gros esfrai.

Em'acò ié diguè l'Ange : Agués pas pòu ; veici que vous anóuncie uno joio di grandò pèr vous emai pèr tout lou pople.

Vous es nascu, vuei, un Sauvair, qu'es lou Crist, lou Segnour, dins la ciéuta de Dàvi. Vès-eici sis entresigne : trovarés un enfantoun muda dins de làni e jasènt dins uno grùpi.

E subran emé l'Ange se capitè touto uno troupo de l'armado celèsto, lausant Diéu e disènt :

Glòri à Diéu fin-qu'au cèu sin, e sus terro pas i ome de bono voulounta.

E vous trouverés, quand lis ange aguèron parti, li pastre dis un is autre se diguèron : Gandissen-nous enjusqu'à Betelèn, e veguen un pau ço que vòu dire acò que s'es passa, que lou Segnour nous a fa counèisse.

E venguèron tóuti en aio, trouvèron Mario, Jousè e l'Enfantoun coucha dins la grùpi.

Tre vèire acò, couneiguèron qu'èro vrai ço qu'avien di d'aquel Enfant.

E tóuti aquéli que l'aprenguèron fuguèron dins l'amiracioun d'acò-d'aqui, e peréu de ço que ié countavon li pastre.

Mario, elo, counservavo aquéli causo, li remenant au founs de soun cor.

E s'entournèron li pastre, cantant glòri à Diéu e lou lausant de tout ço qu'avien ausi emai vist, qu'èro bèn coume i'èro esta di. » (Evangèli segound Sant Lu, II, 7-20, traduction de Xavier de Fourvières).

On ne s'étonne point, du coup, que l'un des représentants de cette pastriho dans *Lou grand miracle* soit élu pour rendre ses hommages, au nom des siens, au divin enfant. Simoun prend la parole devant le berceau :

SIMOUN

(Respond pas e vai dre vers lou divin brès. Se met à geinoun ; Giberto fai coume éu).

Un umble pastourèu

Que de la vido saup tóuti lis amaresso
E i'atrovo, pamens, d'estimàbli douçour,
Li man vuejo, mai l'èsse empli de fe bouniasso,
Se prousterno à ti pèd pèr t'adoura, Segnour !...
O, bouniasso es ma fe : rènn l'estouno e la passo.
Siés rènn dins un estable e Diéu sus lou paiòu !
Que de riche avugla pèr soun espès drudige
Davans tant de simplessa agon douta, se pòu ;
Mai, nàutri, li pichot, trouvan clar toun proudige.
T'aurian pas vist, s'ères nascu dins un palais ;
T'aurian pas vist, e t'aurian pas di noste óumage.
Es la simplecita qu'en nous-autre te plais...
Es pèr acò que de parla ai lou courage.
Sian simple, mai sian pas dessena. Sabènn bèn
Que nous faudra toujour travaia sèns relàmbi.
Rènn chanjara dins lou tran-tran di jour venènn ;
Mai, es dins nòsti cor que se fara d'escàmbi.
Lis ome coumprendran la veraio bounta...
Se rendran comte, enfin, qu'es emé de freiressou
Que se pasto lou pan de pas, de liberta,
Pèr ço que nous sarès nascu !

JÓUSÈ

Toun alegresso

Nous esmòu, noble pastre.

LA VIERGE

Ai de lagremo is iue.

Ce passage est ce que l'on pourrait appeler « un classique du genre ».

L'auto-désignation d' « umble pastourèu » sert ici de synecdoque (on se souviendra du *Tu, Segnour Diéu de ma patrio, / Que nasquères dins la pastriho* du chant I de *Mirèio*). La tirade de Simoun commence à la première personne et finit à la quatrième - la charnière se situant à « Mai, nàutri... ». Il s'agit donc d'une profession de foi pastorale, légitimant le sous-titre même et le genre employé pas Marius Jouveau « Pastorale en 4 actes ».

Mais au delà du genre, des topoï chrétiens et scolastiques émergent çà et là. L'alchimie de la douleur, commuée en plaisir spirituel en est un exemple frappant dans la tirade de Simoun. Lorsque, dès le troisième vers de l'extrait, le berger dit « que i'atrovo (...) d'estimàbli douçour », l'ambiguïté syntaxique est digne d'intérêt.

Le *ié* (*i'* dans le texte – avec apocope) peut renvoyer à la vie (« de la vido saup tóuti lis amaresso / E i'atrovo, pamens, d'estimàbli douçour »). Dans ce cas-là on retombe dans une thématique connue, celle de l'Angloro, celle du tri entre les belles choses de la vie (l'or de l'Ardèche) et les moins belles, celle du tri à effectuer entre la part de Dieu et la part du diable, celle, romantique, dialectique, du laid et du beau. La vertu du chrétien serait donc de voir déjà, sur terre, la part de Dieu et de beauté.

Le même *ié* peut également se rapporter à « amaresso ». Dans ce cas-ci, la topique est plus strictement chrétienne. Les bergers voient dans les amertumes, les afflictions morales, des sources de joies, des douceurs. Nous tombons dans l'alchimie de la douleur chrétienne, vecteur de grandeur, moyen d'accès à la vie éternelle. Elle est l'un des thèmes les plus usités dans le martyrologe, qui joue sur l'inverse proportionnalité entre la difficulté de vivre ici-bas et la récompense obtenue dans l'au-delà. Le célèbre chiasme du Christ « les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers » s'appuie sur ce topos.

Du coup, Simoun légitime un autre topos, celui de la modestie de vie et de moyens de ces mêmes bergers qui ont été élus les premiers pour connaître le miracle de la naissance du Sauveur. C'est sur ce thème qu'il va faire rouler une partie de sa rhétorique. L'apparat, l'ostentatoire, importent peu, seule la vérité intérieure compte. On repère facilement l'un des grands changements, et l'une des grandes surprises, apportés par le christianisme. Le nouveau roi est né dans une étable, loin des fastes des cours où on l'attendait. Il apporte une idée de « détachement » d'avec les biens terrestres, d'avec la promotion sociale. La grâce a des manifestations à l'intérieur et non à l'extérieur.

Chose notable : c'est sur cette idée-là, devenue polémique, que se déchireront bien des ordres religieux dans le courant du Moyen Âge, que ce soit entre Bénédictins et Franciscains, ou entre Clunisiens et Cisterciens. Nous ne prenons aucun risque en affirmant que Marius Jouveau, ayant pour Saint François d'Assise une dilection particulière, insiste avec ardeur sur ce thème de la pauvreté et de l'humilité des bergers, élus les premiers pour aller voir le miracle de la Nativité.

Cette dialectique de la richesse extérieure et de la richesse intérieure s'opposant, prend dans la tirade de Simoun, des tournures stylistiques intéressantes. Le jeu *li man vuejo / l'esse empli*, utilisant les procédés d'isocholie et d'antithèse, appuie fortement sur l'opposition des deux états des individus.

Simon poursuit et développe cette problématique toujours à l'aide de topoï littéraires ou évangéliques fameux. On repère l'idée du riche aveuglé par ses biens, qui renvoie, entre autres, à l'épisode lors duquel le fils de riche, plein de bonne volonté mais attaché au lucre (autre diablerie dénoncée par Mistral – dans *La Cardello* des *Iscolo d'Or*, ou encore à travers la vénalité de Mèstre Ramoun dans *Mirèio*), ne suit pas le Christ mais retourne vers son confort financier. Ici, dans le *Grand Miracle*, avec un jeu de syllepse de sens, le Sauveur est *sur la paille*.

Au delà de cette idée, de cette topique pécuniaire, se situe l'idée d'un intérieur chargé, riche, profond. Cette base est la seule valable et valide pour accueillir les temps nouveaux, le changement des mentalités, du monde. Quand Simoun prononce son « es dins nòsti cor que se

fara d'escàmbi », il renoue avec la réforme chrétienne qui tend à prendre ses distances avec les rites et les habitudes pour chercher une sincérité dépouillée, une vérité plus intime. Sur ce plan-là Marius Jouveau applique littérairement des topoi qu'il a entendus, connus, autant dans les ouvrages littéraires que religieux. L'exemple de l'adultère, lors de la célèbre altercation entre le Christ et les Sadducéens, en est un exemple. Pour Jésus l'adultère se consomme dans le cœur, à l'intérieur – le passage à l'acte n'en est pas la seule marque, même si elle en est la seule preuve extérieure. Mais cela n'est pas tout.

Prêche ou littérature ? C'est toute l'ambiguïté du genre de la pastorale, et en particulier de la pastorale provençale : une crèche avec des intentions didactiques, de sermon, qui reposent sur des topiques connues.

En tout cas, Simoun obtient, au niveau de ce que nous appelons en littérature la *réception du discours* (voir les travaux de Hans Robert Jauss), des succès immédiats : Joseph et Marie eux-mêmes sont convaincus et émus ! Bien entendu, cette approbation par les deux saints personnages est un modèle intra-fictionnel de ce qui doit se passer sur le plan extra-fictionnel. Marie et Josphe sont une image du public de Marius Jouveau, convaincu, converti, aux paroles du berger. Le discours religieux est souvent l'histoire d'une rhétorique qui fait mouche.

Résumons : le discours évangélique est d'abord diffusé parmi les bergers, considérés comme public privilégié, puis diffusé par les bergers, devenant ainsi les hérauts de la parole divine. Voilà comment l'on passe de prosélyte à prosélytiste, fonction, au demeurant, qu'avait revêtue les disciples du Christ eux-mêmes partis répandre la Bonne Nouvelle.

Cette élection - surprenante par définition - d'une catégorie sociale seulement reconnue et révérée par le milieu juif (nous rappelons encore la gloire d'Abel dès la *Genèse*), est légitimée et explicitée par Simoun. Cette explicitation prend aussi appui sur l'évangile : les « simples d'esprit » du « beati pauperes spiritu » du Christ ne sont pas des crétins. « Sian simple mai sian pas dessena » renchérit Simoun. Et pour quiconque a déjà fait lou belèn : la crèche sans lou ravi, santou incontournable, sympathique et fort de symboles, est incomplète... Les bergers ne sont pas lou ravi, mais s'en rapprochent de par leur simplicité de cœur et d'âme. Voilà le CQFD rhétorique auquel Simoun-Jouveau tendait. La panoplie de topoi qu'il a utilisés a été son outil littéraire.

Le bon-berger donc. Passons à la mauvaise-femme. Là encore d'autres topoi nous attendent. Écoutons Aneto se lamenter sur elle-même et demander miséricorde.

NANOUN

(pòu pas se tene).

Aneto !

ANETO

(Sènso leva la tèsto).

De moun noum couchas pas vòsti bouco,
D'aquéu noum que pèr vous vòu dire desounour !

(Margoutoun que coumpren à demié, se sarro de Nanoun).

Siéu lou rasin pourri que fai orre à la souco.

(Mouvemen divers).

M'an di que, pèr tant laid que siegue lou présent,
Deviéu vous presenta moun amo... Talo qualo,
La duerbe touto granda à vòstis iue vesènt,
Diéu !... Que vòsti regard coume uno aigo lustralo

N'en netejon tant que se pòu l'impureta !
De mi doulour, de mi remord, sarai pagado !...
Trop larg encaro : n'ai pas tant amerita...
Pèr m'èstre de la souco puro desligado,
Déuriéu m'escoundre... Mai, m'an di : Venès ! venès !
E me veici, Divin Enfant, impardounablo,
Ausant crida perdoun au pèd de voste brès !
(*Sengluto*).

LOU MARCHAND

Pourgès-ié, Redemtour, uno man secourablo !

ANETO

(*S'aubouro, esglariado, e parlo en se virant vers quau s'adrèisso*).
(*Au Masié*).

Perdoun, vous qu'ai trahi, Mèstre trop abelan !
(*À Margoutoun*).

Perdoun, tu qu'ai leissa plourant dins ta bressolo !
(*À Nanoun*).

Perdoun, vous que retrove emé de chevu blanc !
Perdoun ! perdoun ! perdoun !
(*Retoumbo à geinoun*).

Que ce soit une femme qui ait péché ne surprendra personne – mythe d'Eve charmée par le serpent oblige.

Qu'une belle jeune femme pleure sur son passé ne surprendra aucun Provençal. Marie-Madeleine et ses pleurs sont, du côté de la Sainte Baume, et plus largement en Provence, un incontournable.

La parabole du fils prodigue, celle qui selon Ernest Renan, a mis la morale « dans sa vraie assiette », joue à plein. Le retour de la pécheresse ne doit pas être le tremplin des reproches, de la rancune ou de l'affliction - auquel cas la venue du Christ aurait été nulle.

La solidarité féminine joue à plein également : La grand-mère (Nanoun) pardonne, puis la fille. Reste à persuader le masié... Il sera le plus long à le faire, même si, inversement, c'est à lui que la demande officielle de pardon a été faite en premier. Aneto relève la tête, se relève entièrement (beau symbole d'une grandeur en cours de recouvrement que nous offre la didascalie) et réclame miséricorde.

Toute l'attitude d'Aneto relève d'une topique chrétienne, gestuelle et verbale. D'abord front bas et tête baissée pour reconnaître ses fautes, puis de nouveau droite (verticalité obligatoire) vers la vérité, le Ciel. La pécheresse s'enhardit progressivement grâce au discours de la confession et de la pénitence. En somme, pour relever la tête il faut faire amende honorable...

Se voit ainsi légitimé l'auto-jugement qu'elle développe, et le recentrage sur elle et son comportement : *devieu, déuriéu, siéu*... ressasse-t-elle. Nous sommes au confessionnal cette fois.

La conséquence d'une telle auto-dépréciation, et d'une telle auto-flagellation, est l'émergence d'un contraste entre la sainteté et la pureté du Christ récemment né, et le vice et l'horreur qu'Aneto en a elle-même. Mais, justement, voilà encore et enfin un beau topos chrétien ! Point de cloisonnement entre les individus (même, et surtout, le pécheur peut approcher Jésus – le publicain Corneille dans l'Evangile, Marie-Madeleine encore, puisque,

après tout, « ce sont les malades qui ont besoin de médecins »). Ce topos légitime à son tour la présence du Christ venu racheter la faute des hommes.

Revient alors le thème alchimique : la laideur d'Aneto se convertit en beauté de la pénitence, si grande soit la faute : « M'an di que, pèr tant laid que siegue lou presènt, / Deviéu vous presenta moun amo » avoue la repentie.

C'est donc vers l'adjectif *lustralo* que converge toute la tirade d'Aneto : la purification, le pardon, le baptême de l'esprit. L'eau lustrale.

De topique littéraire en topique biblique, Marius Jouveau suscite sur nos lèvres, à la fin de son *Grand miracle*, un « ite missa est » quasi inévitable.

Emmanuel Desiles
Aix-Marseille Université